

La Presse

I . La Presse. 1838-02-19.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ANNONCES :
1 franc 50 centimes la ligne.
Ou les reçoit à Paris,
RUE SAINT-GEORGES, 16.



PRESSE

ABONNEMENTS :
Les 1^{er} et 15 du mois.
On s'abonne à Paris,
RUE SAINT-GEORGES, 16.

PARIS, 18 FÉVRIER.

Les journaux de l'Opposition ressemblent assez à ce statuaire de Lafontaine, qui fabriquait des diex pour ses pratiques, et qui y croyait sérieusement dès qu'il leur avait mis la foudre à la main. C'est ainsi qu'ils s'aussent quelquefois à inventer des fables; quand ils les ont inventées, ils les racontent; et quand ils les ont racontées, ils y croient. Quelque chose qui est bien plus fort encore, c'est qu'ils finissent par les attribuer à leurs adversaires, par les leur reprocher, et par s'en faire une arme contre eux.

Ainsi, il y a huit jours à peine, un journal de l'Opposition imagine de dire que M. Thiers allait être fait duc; les autres journaux indépendants répètent la nouvelle, et maintenant ils s'épuisent tous ensemble en considérations à perte de vue, pour établir que le gouvernement a tort de vouloir faire de M. Thiers un duc.

Ceci a l'air d'une plaisanterie, et n'est pourtant que la pure vérité. Tout le monde a pu lire depuis huit jours les exclamations tragico-comiques des journaux patriotes, gémissant et s'indignant sur le prochain retour de la féodalité; car, une fois admis en fait inattaquable que M. Thiers allait être nommé duc, les journaux de l'Opposition ont vite inventé et publié dans leurs colonnes une liste de ducs et de marquis de prochaine création, et comme leur logique était en besogne, ils ont conclu par la même occasion le rétablissement imminent des corvées et des droits seigneuriaux.

Après s'être demandé comment il se fait qu'il y ait des hommes sérieux pour écrire et pour imprimer de pareilles billevesées, on se demande quelle est donc l'espèce rare, mirifique et phénoménale d'abbonnés qui se laisse manquer de respect à ce point? Chose singulière, et que l'on croit à peine en la voyant! Ces contes ridicules, que des nourrices n'oseraient pas risquer à leurs marmots, et dont ceux qui les répandent rient dans leur barbe, trouvent des gens crédules; où? Dans ces départements perdus, que M. Charles Dupin a barbouillés de son encre la plus noire? Pas du tout, en pleine chambre des députés; car hier, sur la lecture d'une pétition qui suppliait le gouvernement d'accorder un prêt à des soldats mourans qui en demandent, des députés de l'Opposition, que nous ne nommerons pas, se sont écriés que c'était une indignité, et que cette pétition était combinée avec le retour prochain de l'obscurantisme féodal. Il faut convenir que notre réputation de peuple le plus spirituel du monde a besoin d'être bien solidement établie, pour résister à de pareils ébranlemens.

Eh mon Dieu! avec quoi donc voudriez-vous qu'on fit de la féodalité aujourd'hui? Dans les campagnes, les propriétaires, réduits à l'indigence par une centralisation malentendue, ne pourraient pas couper un chêne ou curer un ruisseau, sans en obtenir l'autorisation du gouvernement; et dans les villes, le peu de nobles riches qui restent, et qui font armer leurs voitures, sont tout-à-fait incapables de lire leur blason. La plupart d'entre eux s'en rapportent là-dessus au coup-d'œil de leur carrossier, et il n'est pas rare de rencontrer des personnages illustres qui se promènent innocemment, flanqués d'écussons parfaitement insignifiants, impossibles et absurdes, qui auraient fait mourir de douleur un cocher du temps de Mme de Pompadour. La féodalité est donc une chose morte et bien morte, puisque ses dernières formules n'ont plus de signification, même pour ceux qui les ont conservées.

La France a pu emprunter à l'Angleterre ses institutions sagement libérales; elle n'a pu de même importer de ce côté du détroit, les mœurs et les usages de la vieille Bretagne. Elle a conservé le caractère ardent, irrégulier qui a toujours distingué les habitans de notre pays. Pourquoi donc s'étonner de l'engourdissement qui s'est emparé de nos corps politiques aussi bien que des individus; cet engourdissement n'est-il pas passager? Après la lutte, le repos; après la guerre, chacun sent le besoin de vivre en paix. Qu'on cesse donc de s'étonner de cette apathie apparente, de ce relâchement invincible. Nous sommes le peuple des grandes choses; nous a semblées qui le représentent, ne s'animent qu'au jour du danger.

En Angleterre, où les hommes sont penseurs, on ne remarque pas, sans doute, ces espèces de haltes pendant lesquelles les chambres françaises semblent attendre les mauvais jours, c'est qu'en Angleterre il y a plusieurs siècles qu'il existe un parlement; c'est qu'on y a pris des habitudes de travail; c'est qu'on n'a pas besoin d'être stimulé par les événemens pour apporter un grand dévouement et une grande activité dans les affaires publiques. Hâtons-nous de dire aussi que le peu-

pley est moins avide de spectacle qu'en France; qu'il ne considère point le parlement comme un théâtre, ni les membres du parlement comme des acteurs. Là, on s'occupe moins de la forme; du fond on s'inquiète davantage; on exige que l'orateur y soit homme d'affaires, qu'il en ait la pratique; on ne demande pas qu'il prenne l'attitude d'un comédien mendiant les applaudissemens de la foule. Là, si l'éloquence emprunte quelquefois à la passion des mouvemens rapides et de riches images, elle y est plus souvent froide, mais sensée; aride, mais pleine d'expérience. Chaque chose n'a qu'un mot; ce mot est le seul possible, et la discussion gague en rapidité ce qu'elle perd en brillantes passes-d'armes. Un orateur ne parle point pour le seul plaisir d'être lu, sinon d'être écouté. D'ailleurs, point de tribune, point d'apparat; c'est une salle où l'en se réunit pour causer des affaires de l'état, aviser aux moyens de les gouverner avec prudence.

Rien n'égale le sans-façon de ces assemblées bruyantes, mais non tumultueuses. On reste couvert; on parle de sa place; le langage n'est ni châtié, ni poli; il est ce qu'il doit être pour éclairer les discussions et leur préparer une solution raisonnable. La vie d'un membre du parlement est des plus actives et des mieux remplies. Le matin il discute ou étudie les questions qui le soir doivent se présenter aux délibérations auxquelles il prend part sans autre préparation qu'une connaissance approfondie de la matière. Les orateurs, chez nous, s'occupent plus de la forme que du fond, préparant long-temps d'avance les périodes harmonieuses qu'ils improvisent, arrivant à la tribune avec de belles paroles dont l'effet est minutieusement calculé; ne produisant pas un fait avéré, pas un solide raisonnement, pas une idée juste ou nouvelle. Veut-on connaître toute la supériorité du parlement anglais sur le nôtre, la voilà!

Ajoutons qu'à Londres, les membres du parlement, tous élevés pour suivre la carrière du gouvernement, sont préparés par de longues études à cette vie laborieuse, à ces travaux difficiles. Puis, le député n'est pas comme à Paris, poursuivi par les sollicitations de ses commettans; des parens et des amis de ses commettans. Une correspondance étendue, des démarches actives, ne prennent pas la plus grande partie de son temps; ce temps, d'ailleurs, qui n'est point partagé par la nécessité de faire marcher de front avec les affaires de la chambre, des affaires particulières pour procurer une existence aisée au représentant du pays, ce temps, dis-je, est uniquement consacré aux devoirs exigés par la qualité de membre du parlement.

Sous ce point de vue, la centralisation, si avantageuse en France, a un défaut infiniment grave. Tout se fait à Paris; or, les arrondissemens ne choisissent trop souvent qu'un chargé de procuration pour servir leurs intérêts dans la capitale. C'est une conséquence fâcheuse, mais inévitable, de la situation des choses; faut-il pour cela détruire la centralisation; ce serait imiter l'habile jardinier qui coupe l'arbre près de la racine pour en émonder une branche morte.

Un autre motif contribue encore à donner l'avantage aux délibérations du parlement anglais sur celles des chambres françaises; nous voulons parler des partis. Depuis plus d'un siècle, les Tories et les Whigs se disputent le pouvoir; la nation est donc partagée entre deux grands partis qui se contrebalaient au point que le vainqueur est toujours contenu par le vaincu. De là un contrôle mutuel, sévère, quelquefois injuste, toujours régulier. La lutte ne sort pas de l'enceinte du parlement; elle ne descend sur les places qu'à de longs intervalles et pendant les élections de la chambre des communes. Aussi, la stratégie parlementaire est-elle à Londres une science inconnue à Paris. On se rappelle l'opposition de lord Russell pendant le court passage de sir Robert Peel et de lord Wellington, au pouvoir il y a deux ans. Jamais général ne montra plus d'adresse que ce whig, jamais parti ne fut mieux discipliné, ni plus intelligent que celui dont il défendait les intérêts avec tant de talent et de courage. Voyez en ce moment sir Robert Peel; avec quel art il combat son ennemi! On ne trouve certes, pas autant d'intelligence parmi nos célébrités parlementaires. Pourquoi? c'est parce que les partis ne savent point se discipliner en France. Une armée est-elle possible, lorsque tous les soldats veulent être chefs?

Enfin, il n'existe heureusement plus de parti, dans la chambre, mais il y a des coteries rivales, offrant l'image de la plus extrême anarchie. Un seul homme y a peut-être compris la tactique anglaise, c'est M. Guizot; une seule opinion s'y conduit avec la prudence des assemblées de l'Angleterre, c'est ce qu'on appelle la doctrine. Parcourez les autres fractions de la chambre, vous verrez, il est vrai, du côté de la gauche, une imitation d'alliance entre M. Thiers et M. Barrot; cependant, avec son talent incontestable, le premier a compromis

dernièrement sa cause, et cette alliance, et les deux partis qui la constituent, en portant hardiment le combat sur un terrain où il devait être sûr d'essuyer une défaite. Sans vouloir comparer M. Thiers à O'Connell, nous demandons si celui-ci, avec autant de fougue, avec autant d'impétuosité d'arriver à son but, a jamais hasardé légèrement une bataille; les tacticiens parlementaires de la force d'O'Connell ne sont pas rares à Londres, tandis qu'à Paris, les chambres en sont totalement dépourvues.

On ne doit pas s'y méprendre; c'est là le secret de l'immense activité du parlement de l'Angleterre où les chefs seulement, à peu d'exceptions près, participent aux délibérations, mais dans certaines circonstances, car ils savent qu'il y a souvent plus de mérite à se taire que de talent à parler à tout propos. Les rôles y sont admirablement distribués; on sait retenir les uns, déchaîner les autres, et faire mouvoir 300 députés comme un bataillon de soldats. Le chef a seul le secret, les autres ont le mot d'ordre; chez nous, au contraire, tout le monde veut connaître le secret; personne ne consent à répéter machinalement le mot d'ordre.

Cependant, bien que la France ne soit pas encore avancée dans la carrière du gouvernement constitutionnel, il ne faut pas faire l'éloge du parlement britannique, au préjudice des chambres françaises.

Les hommes spéciaux sont plus nombreux dans celles-ci; n'était le travers de leurs membres à vouloir parler sur tout et notamment sur ce qui est étranger à leurs habitudes ainsi qu'à leurs connaissances, elles auraient certes, une immense supériorité sur leurs voisins. Enfin, d'après ce qui vient d'être dit au commencement de cet article, les chambres sont l'image fidèle de la nation qu'elles représentent; d'une ardeur immodérée, elles passent subitement à un far niente coupable, selon la nature des événemens ou l'imminence des périls. On dirait qu'elles se reposent, comme le voyageur déjà fatigué d'une longue route. Doit-on conclure que le gouvernement constitutionnel est expirant? eh mon Dieu! non! Lorsqu'une circonstance imprévue viendra stimuler leur zèle, elles se ranimeront, et alors il faudra craindre un excès d'énergie plutôt qu'un excès de paresse.

Cependant, une révision du règlement est indispensable dans les deux chambres; si les temps n'étaient point ordinaires, les réglemens suffiraient. Aujourd'hui, époque de calme, pacifique transition, il est nécessaire de resserrer les rouages de la machine parlementaire, car elle est au gouvernement de l'état, ce que la force motrice est aux ressorts qu'elle fait mouvoir.

Le mécanisme anglais est fort simple; d'abord il puise la vie dans les principes qui viennent d'être exposés, ensuite il est régularisé par l'ordre parfait, l'admirable impartialité qui règne dans la répartition du travail.

Les chambres tiennent deux séances par jour. L'une, dite du matin, commence de deux à trois heures de l'après-midi et finit à six heures; l'autre se prolonge de huit ou neuf heures du soir jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Sur plus de six cents membres, il suffit qu'il y en ait quarante à leur poste pour que la délibération soit régulière. Toutefois, on sent aisément que les séances quotidiennes sont moins pénibles en Angleterre qu'elles le sont en France.

Afin de rendre impossible la surprise d'un vote, le ministère, ou les membres du parlement, doivent annoncer le jour où ils demandent l'autorisation de présenter un bill. Au jour indiqué, ils en développent les motifs, lisent la teneur du bill à la chambre, si elle en accorde la permission. Par là, chacun est averti que tel jour, à telle heure, une proposition sera faite, et qu'il peut venir la combattre.

Au lieu de renvoyer, comme en France, l'examen de la proposition à des bureaux qui nomment une commission pour faire un rapport sur le sujet, on fixe le jour où aura lieu la seconde lecture, à moins toutefois que la chambre ne décide par un vote ou une division qu'il n'y a pas lieu. C'est ordinairement le jour de la seconde lecture que la discussion s'engage; pour la seconde fois, la chambre est saisie de la même question. Elle a été prévenue à l'avance du jour où cette question se présenterait; personne ne peut donc se plaindre de l'ignorer. Si la mesure passe cette fois encore sans opposition, on fixe, toujours avec la même régularité, l'époque de la troisième et dernière lecture; celle-ci n'est presque toujours qu'une pure formalité, qu'une dernière sommation adressée à ceux qui auraient une observation à faire. Si personne ne se présente, et sans même qu'il soit besoin d'un vote, le projet est considéré comme adopté par l'assemblée et porté à l'autre chambre.

Ce mode de procéder est rapide; il a un grand avantage en ce qu'il

FEUILLETON DE LA PRESSE

AMBIGU-COMIQUE.

L'Elève de Saint-Cyr.

Nous étions encore près de la sublime porte de M. Harel, que nous entendions déjà fort distinctement le prologue de l'Elève de Saint-Cyr. — Vous savez que le théâtre de l'Ambigu est le théâtre de Paris où l'on crie le plus; — les mugissemens de Beauvallet empêchent Albert et Saint-Ernest de dormir. — Il ne s'agit pas ici de nuances, d'inflexions, tous les rôles sont hurlés comme avec des porte-voix; c'est Guyon, gigantesque gaillard, orné d'une basse taille dans le goût de celle de Lablache, qui a introduit ce formidable diapason, qui doit dans un temps donné, rendre tous les acteurs de l'Ambigu, poussifs, asthmatiques et poitrinaires; cette fois-ci, ce n'était plus un dialogue de tonnerres entre Albert et St-Ernest, une bataille des rrr de l'un contre les sss de l'autre, une lutte des liquides contre les sifflantes, pour nous servir de terme de grammaire, mais bien une belle et bonne fusillade nourrie, drue et crépitante à faire envie au Cirque-Olympique dans ses plus glorieuses campagnes.

En entrant, nous avons distingué à grand peine à travers les masses de fumée abaissées sur le théâtre comme les nuages qui servent de flacons aux divinités dans les opéras mythologiques, une espèce de décoration représentant une ville espagnole, balcons à trèfles morosques, campanilles de couvent, fleches d'église, pots d'alôës, caisses d'orangiers et autres ustensiles plus ou moins andalous; puis au balcon de la coulisse de droite, St-Ernest tirant des coups de fusils à l'armée française, composée d'un Français unique, le reste étant sans doute caché derrière une borne, comme les trente mille hommes de l'armée du duc d'Angoulême, aux figures de cires de Curtius, qu'un buisson empêchait d'apercevoir; le tambour bat, les pétards

éclatent, on roule des brouettes pleines de pierres sur les combles du théâtre, on frappe sur des tonneaux vides pour imiter le bruit du canon; la fumée devient de plus en plus épaisse, déborde de la scène dans la salle, enveloppe le lustre qui paraît tout rouge comme le soleil dans le brouillard, et provoque des salves d'éternuemens; de tout ceci il résulte que l'élève de Saint-Cyr a pris la ville de Terragone. Tadien, quel élève!

Albert a donc pris Terragone; c'est bien; voici le drame qui commence. L'Espagnol, représenté par St-Ernest, qui s'appelle peut-être bien Gil, Nuguez, Pedro, ou autrement, mais que nous appellerons Perez pour la commodité de notre récit, a une fille nommée Isabelle ou Leonor, il n'importe; cette fille est jolie comme le sont au théâtre toutes les filles de pères quelconques; nous disons qu'elle est jolie, cependant l'actrice est assez laide, et se fie un peu trop, pour ses charmes, à l'optique de la scène. L'Espagnol est féroce et la fille est jolie; tout le drame est là. Arrive une escouade de Français avec des billets de logemens; l'élève de St-Cyr est du nombre. Il ne manque pas de tomber amoureux de la segnorita. Perez semble fort mal disposé à imiter l'hospitalité de don Ruy Gomez, et il enverrait volontiers au diable les hôtes que Dieu lui envoie; néanmoins il se résigne, et dit à la suivante Paquita, cette phrase hétéroclite et mémorable : *Conduisez ces messieurs dans une partie du logis, c'est là qu'ils doivent habiter.* Il y a, du reste, beaucoup de phrases au si bisornées dans l'œuvre de M. Cornu.

Perez qui est attaqué d'une gallophobie bien caractérisée, et qui marche toujours la tête dans la poitrine et la main sur le manche de son *cuchillo*, en marmottant des imprecations contre les *gavaches* de Français, envoie sa fille au couvent des Annonciades, car il a surpris quelques œillades enflammées et significatives entre le jeune officier et la segnorita, et il sait, tout Espagnol qu'il est, que le succès est la rime la plus naturelle des Français, et que le militaire est essentiellement triomphateur de son état.

L'élève de Saint-Cyr, qui s'entend mieux à prendre des villes que des femmes, se trouverait fort embarrassé sans l'assistance de Jolibois, le sergent, homme plein de ressources et familiarisé de longue main

avec toutes les ruses de l'amour. Voici le stratagème que notre Jolibois invente : il se déguise en colporteur et voiture sur son dos une grande boîte remplie d'*Agnus Dei*, de chapelets, d'images colorées et découpées, de couronnes de fleurs artificielles, de bagues bénites et autres doreloteries, capables de charmer des pensionnaires de couvent. Cette boîte est à double fond; dans le double fond se blottit l'élève de Saint-Cyr, plié en trois ou quatre morceaux. Jolibois introduit ainsi son officier dans le couvent de l'Annonciade : les religieuses achètent différens objets et se retirent. Il ne reste que dona Isabelle; le double fond s'ouvre et l'élève de Saint-Cyr se montre, se précipitant genoux à l'abbé. Lui faire l'aveu d'une flamme éternelle n'est que l'affaire de deux ou trois minutes pour l'entrepreneur officier, qui n'est pas à beaucoup près aussi timide que Jolibois le love-lace chevronné veut bien le dire; mais l'on entend des pas dans l'escalier : c'est Perez qui, tourmenté d'une vague inquiétude, vient visiter sa fille et par la même occasion demander à la supérieure de lui prêter la chapelle de son couvent pour tenir une assemblée de conjurés : l'officier n'a que le temps de se jeter dans une chambre latérale : Perez entre humant l'air, furetant dans les coins et flairant le Français comme un ogre qui sent la chair fraîche. Le trouble mal dissimulé de sa fille lui donne des soupçons; cependant, comme tout père, tout mari complaisant qui veut laisser aller le drame jusqu'au cinquième acte, il ne s'aperçoit de rien. La boîte de Jolibois, et Jolibois lui-même lui paraissent très suspects, et il force le faux colporteur à déguerpir promptement; mais l'élève de Saint-Cyr n'a pas eu le temps de remonter dans la machine, et Jolibois trouve sa boîte dévastée et démantelée; il sort en faisant la mine la plus piteuse du monde, et fort inquiet sur le sort de l'aventureux officier; car il y va de sa tête : la peine de mort est prononcée contre tout Français qui aurait eu l'audace de s'introduire dans un couvent de femmes, et d'effrayer dans leur nid les blanches coquilles du Seigneur, sans compter la chance d'être préalablement dagué si on était surpris par quelque Espagnol pur sang.

L'élève, profitant de l'ombre de la nuit, et d'une échelle de soie que l'industriel sergent lui a fait parvenir, descend par une fenêtre,

concerne les lois d'intérêt local. La loi qui autorise la construction d'un pont, ou permet à une ville d'emprunter 50,000 fr., exige autant de formalités que celle qui dépend de la sorte même de l'état.

La séance du matin est celle que l'on consacre à l'expédition des bills d'une faible importance. Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui règle l'importance de ces bills? Le bon sens public, répondrons-nous: il est plus sûr que les règlements et les lois. En Angleterre, on pense justement que la rapidité est de moitié dans l'excellence des affaires.

Les discussions importantes et d'intérêt général sont réservées pour la séance du soir. C'est alors que se livrent les grands combats d'éloquence où l'Angleterre forme ses orateurs et ses hommes d'état. Là, la discussion est plus longue, plus difficile, plus serrée, mais aussi plus vive, plus passionnée; là se déploient toutes les ressources de cette stratégie parlementaire où les Anglais sont passés maîtres; là, les mêmes hommes qui, le matin, ont pu paraître de simples gens d'affaires deviennent des hommes de parti pris par les passions qui excitent le plus vivement la nature humaine: l'amour de la liberté, du pays et du pouvoir.

M. le comte Pillet-Will vient d'adresser à M. Emile Vincens, conseiller-d'état, directeur au ministère du commerce et des travaux publics, une lettre que nous regrettons de ne pouvoir publier en son entier; nous en donnons simplement la première partie:

« Monsieur, depuis quelques jours seulement j'ai eu connaissance de la brochure que vous avez publiée sur les sociétés par actions et sur les banques établies en France. Le moment est favorable pour traiter ces questions importantes, et ceux qui les examinent comme elles doivent l'être, c'est à dire dans le véritable intérêt de l'industrie, ne peuvent manquer d'applaudir à votre zèle. Vos ouvrages antérieurs sur la législation commerciale, la longue expérience que vous avez acquise dans les fonctions que vous remplissez au ministère, sont des titres que personne ne peut méconnaître, et le public doit être, comme moi, tout-à-fait disposé à accepter de confiance vos opinions sur ces matières. Cependant, je dois l'avouer, malgré ma bonne volonté à être de votre avis, malgré ma déférence pour vos excellentes intentions, il y a dans votre brochure des assertions et même des principes dont je ne puis admettre la justesse. En vous attachant à signaler les abus des sociétés de commerce, il me semble que vous avez singulièrement rétréci le cercle des avantages qu'elles ont procurés à l'industrie de la France; il n'est jamais facile de remanier une législation, votre brochure en est elle-même la preuve; mais lorsqu'on fait une telle entreprise, il faut se garder surtout de sacrifier le principal à l'accessoire. Si j'avais à émettre mes idées à cet égard, je prendrais pour base les faits suivants qui me paraissent incontestables:

1° L'expérience a prouvé qu'en général l'application de la société anonyme aux entreprises d'industrie n'avait pas été heureuse;

2° Après la société en nom collectif et la société en commandite, la société par actions, propre à réunir de grands capitaux, paraît être la forme qui présente le plus de garantie pour le succès des entreprises;

3° Les actions au porteur, dans les sociétés en commandite, sont contraires au texte de la loi qui impose des restrictions aux commanditaires de ces sociétés;

4° La plus grande liberté possible étant nécessaire au mouvement et au progrès du commerce et de l'industrie, il faut se garder, à l'occasion de circonstances accidentelles, d'imposer par des règlements et des contrôles une gêne à cette liberté.

Mais ce n'est pas dans une simple lettre qu'il serait possible d'examiner au fond cette grande question; et pour le moment je dois me borner à quelques observations qui ne sont pas sans importance, sur ce que vous dites du jeu de la Bourse et des actions de jouissance.

Tout le monde est frappé du funeste effet de l'agiotage, soit qu'il s'exerce sur les fonds publics, soit qu'il s'exerce sur les actions de l'industrie. Dans le premier cas, vous semblez le justifier, car vous dites à la page 86: « Il s'est beaucoup agité sur la rente; mais si de part et d'autre les contentions étaient d'égaux joueurs, les partisans de la hausse manœuvraient sur un bon champ de bataille, les opérations de la Bourse (sauf les supercheries qu'on a pu y introduire) n'ont fait qu'amener un peu plus tôt les cours à leur état naturel. »

Ce jeu cependant est le pire de tous, car il ne laisse après lui, comme compensation aux désastres qu'il occasionne, ni création, ni découverte, ni rien enfin qui puisse servir à l'expérience, qui puisse être profitable au pays dans le présent ou dans l'avenir. Les opérations sur les actions donnent au contraire lieu à des recherches, à des inventions, à des établissements qui, dans une foule de cas, sont de véritables conquêtes pour l'industrie. Néanmoins je déplore la formation instantanée de ce grand nombre de sociétés, dont la plupart, faute de bases certaines, ne sont en réalité ni l'expression, ni le développement du véritable esprit d'association.

Colonies-Françaises. — Le corps de M. de Carman, maréchal-de-camp d'artillerie, qui a succombé à une attaque de choléra à Constantinople, après la prise de la ville, est arrivé à Bone. Le général Tournefemine, inspecteur d'artillerie en Afrique, a été chargé par M. le ministre de la guerre de la translation du cercueil en France. Il a été embarqué sur le *Vautour*, qui le déposera à Port-Vendres, pour être transporté à Paris.

On prépare un mouvement de troupes pour aller occuper Belida et Coleah. Le colonel Lamoricière a réuni ses trois bataillons de zouaves au camp de Mahelma, et sera prêt à se porter en avant au premier ordre. On parle d'établir un camp à une demi-lieue en avant de Coleah pour les zouaves, et de lier Coleah à Belida par une route militaire avec embranchement sur celle de Rouffarik. En passant l'inspection générale de la légion étrangère, le général Rulhières a dit aux troupes qu'elles devaient se tenir prêtes à entrer prochainement en opération.

accompagné des vœux et des prières de la Segnora éperdue. Malheureusement il se croise dans le jardin avec les conjurés qui se rendent à la chapelle du couvent, pour concevoir le massacre des Français; l'alarme est donnée et le profane chaudement poursuivi; il est déjà parvenu à la crête du mur, et le sergent Jolibois lui fait la courte échelle de l'autre côté; mais l'implacable Perez le poursuit de près, encore une seconde il est sauvé, sa main gauche seule se cramponne au chaperon du mur qu'il va lâcher lorsque ses pieds auront un point d'appui; Perez arrive et lève sa hache; le corps tombe dans la rue entre les bras de Jolibois, la main tombe dans le jardin, crispée et convulsive comme un crabe à l'agonie. Perez rentre avec sa hache damasquinée de sang; dona Isabelle s'évanouit.

Perez n'est que demi satisfait; il a la main, mais il voudrait le corps. Sa vengeance n'est pas entière; il s'agit de trouver à quel point cette main s'ajusterait; il va donc trouver le commandant de la place et lui dit qu'un Français s'est introduit dans le couvent de sa fille, et requiert contre lui peine de mort; mais il faut découvrir le coupable; il est marqué de façon à se reconnaître aisément, le général ordonne une revue; Perez rugit de joie et croit tenir sa vengeance; il se réjouit, mais il compte sans Jolibois. Le sergent ingénieux a fait fabriquer à un dentiste qui suit l'armée, une fausse main en acier qui ferait honte à la main de fer de Goetz de Berlichingen. L'élève de St-Cyr ajuste bravement à son moignon sanglant la main artificielle reconstruite d'un gant de peau, et s'en va à la parade; il est un peu pâle et ne se tient pas très bien sur ses jambes; mais il y va de sa tête, car le général est inexorable, et il rassemble toutes ses forces et son courage pour soutenir cette fatale inspection; Perez court de rang en rang, furieux, désespéré; il ne reste plus que le peloton d'Albert; il regarde, tout le monde a ses mains, à la grande surprise du vindicatif Espagnol; par surcroît de précaution, il demande au général que personne ne sorte de la ville avant trois jours, le général excepté seulement, et, ô providence dramatique! le jeune élève de St-Cyr récemment décoré et qu'il doit envoyer en mission à l'Empereur; le Perez retourne chez lui grommelant et regardant de travers comme un tigre qui a été à côté de sa proie. Rentré dans sa maison, il veut à toute force

Nouvelles Étrangères.

Grande-Bretagne. — La motion de M. Grote a été rejetée. On sait qu'elle avait pour objet de rendre secrets les votes dans les élections. En Angleterre, les partisans du suffrage universel, le sont aussi du mode proposé par M. Grote.

Bade. — M. le ministre d'état Winter a présenté le 12 de ce mois, au nom du grand-duc de Bade, à l'assemblée des états réunis, dans sa première séance d'ouverture, le projet de loi suivant:

Art. 1^{er}. Un chemin de fer sera construit de Mannheim jusqu'à la frontière de Suisse, près de Bâle. La construction de cette ligne sera commencée et continuée aux frais de l'état.

Art. 2. Les propriétés situées sur la ligne du chemin de fer devront être cédées aussitôt que le journal officiel aura annoncé la direction de la ligne qui doit être parcourue par ledit chemin de fer.

Hongrie. — On nous écrit de Pesth, le 29 janvier: « Notre pays est le théâtre des plus grands désastres. Les eaux du Danube se sont élevées à une hauteur si considérable que les petites villes de Neustadt, de Wasserstadt et Reitsenstadt, ont tout-à-fait été submergées. Les habitants ont quitté leurs maisons. Plusieurs bâtiments ont été ruinés par les glaces qui suivent le courant en nombreuses pyramides. Trente personnes ont perdu la vie dans ces trois petites villes. Toutes les chaumières isolées situées sur les bords du fleuve, ont été emportées par les eaux.

« Dans les rues de Pesth on vogue en nacelle; les caves et les rez-de-chaussées sont remplis d'eau; toute communication avec Offen, qui est sur l'autre bord du Danube, est interrompue. Les bateaux ne peuvent plus traverser le fleuve agité et couvert de glaces, d'arbres déracinés, de débris de maisons. »

Russie. — Le major-général Gostomiloff, commandant la forteresse d'Anapa, a annoncé qu'un des bataillons de cette garnison, faisant le service des avant-postes, est passé avec armes et bagages aux Circassiens, après avoir quitté ses officiers supérieurs; les autres ont suivi les soldats.

D'après les rapports du général qui demande des renforts, il paraît que les Circassiens se préparent à une invasion du territoire russe. Ils ont rassemblée dans les montagnes de Soutcha un corps d'infanterie régulière, un parc d'artillerie et une nuée de cavaliers Tchetschens et Avaris; des officiers européens dirigent les mouvements. La guerre sera probablement transportée dans les provinces de la Géorgie.

Bucharest, 23 janvier. — Plusieurs secousses épouvantables de tremblement de terre viennent de ruiner cette ville et ses environs. Le mardi 23 janvier, à neuf heures du soir, quelques secousses préliminaires à cette immense catastrophe. L'effroi et le danger furent à la salle de théâtre, où la troupe française représentait *Angelo*, en présence du prince et de sa cour. Au premier indice du tremblement de terre, la représentation fut suspendue; hommes et femmes se précipitèrent en criant vers la porte du théâtre, et sans contredit il y avait plus à craindre dans la fuite qu'en restant en place; une foule de dames des plus belles ont été foulées aux pieds.

Les premiers instans d'effroi écoulés, on s'aperçut que le consul de France était resté dans sa loge, et que les Français qui assistaient à la représentation n'avaient point quitté leurs places. L'étonnement devint général, quand, au bout de dix minutes, aux applaudissements du petit nombre d'étrangers qui avaient osé rester au théâtre, l'actrice revint en scène et reprit la pièce à l'endroit où elle venait d'être interrompue.

Nouvelles Diverses.

Des lettres de Béziers signalent des faits de la plus haute gravité, qui se seraient passés lors des dernières opérations du collège électoral. On parle de menaces, de coups même portés contre des électeurs qu'on savait être attachés à M. Viennet. L'un d'eux a été repoussé de la porte du collège et forcé de se réfugier dans son auberge, où le commissaire de police est allé lui prêter main-forte. Un autre a été reçu dans la maison d'un pharmacien, parent de M. Flourens, et le lieutenant de la gendarmerie a été, sur sa réquisition, exécuté, dans l'obligation de le délivrer et de le protéger jusqu'à la porte du collège. D'autres parlent de corruptions évidentes, et dénoncent un notaire comme leur ayant offert à eux-mêmes une somme de trois mille francs, s'ils voulaient voter contre le candidat du gouvernement. Tous ces faits sont constatés par des rapports et procès-verbaux de deux fonctionnaires et par une lettre signée de huit électeurs et adressée à M. le président de la chambre des députés. Une autre lettre signée un grand nombre de poursuites exercées contre les débiteurs des adversaires de M. Viennet. La majorité, dit cette lettre, a été ainsi déplacée en deux jours par la coalition des avoués, des huisseries et des juges; mais ceci est, dit-on, de bonne guerre électorale; les faits cités plus haut n'en sont pas, du moins, en France.

Le célèbre pianiste Thalberg est à Paris. Il vient d'Angleterre, où il a reçu une riche moisson de gloire et d'argent. On dit que son séjour à Paris ne sera pas de longue durée.

L'école de musique fondée à Toulouse se fera entendre dans la solennité qui aura lieu dans cette ville le 1^{er} mai prochain pour l'ouverture d'une exposition des élèves de l'école des arts.

L'opéra que Donizetti a écrit pour le *Carnaval de Venise* a fait un fiasco complet en Italie.

Le théâtre de la Scala à Milan, va s'enrichir d'une nouvelle partition écrite par le pianiste Schuberlauer; ce libretto, ouvrage de M. Rossini, est emprunté au mélodrame de M. Victor Hugo, *Marie Tudor*.

arracher le nom du Français à sa fille et renouvelle les scènes d'Angelo, tyran de Padoue, et du duc de Guise dans Henri III. Isabelle garde un courageux silence et ne veut pas trahir son amour. Perez bengle, mugit, grince des dents et sort pour continuer ses recherches; à peine a-t-il les talons tournés que l'élève de St-Cyr, qui ne paraît guère songer à son bras coupé, vient faire ses adieux à dona Isabelle; imprudence fatale, car Perez, toujours agité d'inquiétude soupçonneuse, rentre à la maison quelques instans après. Vous vous figurez aisément cette scène: la fille pleure et se jette à genoux; l'élève de Saint-Cyr ne laisse pas que d'être interdit, et Perez parcourt le théâtre avec des gestes frénétiques; il veut se battre avec l'amant de sa fille, lequel ne voudrait pas se battre avec le père de sa maîtresse; sur ces entrefaites, le capitaine qui cherche son fils, arrive fort à propos; Perez, qui a reconnu l'homme à la main coupée, veut le livrer à la rigueur de la loi: le capitaine le supplie à genoux de lui laisser son enfant; il reste inflexible: heureusement Jolibois, dont la mission est de lever tous les obstacles de la pièce surgit triomphalement avec le plan de conspiration de Perez qu'il a trouvé sur le corps d'un moine; les signatures des conjurés y écrivent autant d'arrêts de mort pour eux; le capitaine propose à Perez d'annuler ce document à condition qu'il cessera ses poursuites contre Albert. Perez accepte, mais l'élève de St-Cyr refuse une vie qu'il achèterait au prix du déshonneur de son père; on conduit l'Espagnol et le Français à la prière de la ville; une révolte éclate, Perez et l'élève de St-Cyr entendent la fusillade en rongeant leur frein comme des chevaux impatients; l'élève de St-Cyr obtient du général la faveur de s'aller faire tuer dans la bataille; on lâche aussi Perez, nous ne savons trop pourquoi; Perez rentre bientôt percé par le poignard d'un compatriote; les Français sont victorieux comme toujours, et l'élève de St-Cyr, qui a obtenu sa grâce, épouse probablement dona Isabelle.

Cette pièce, qui a complètement réussi, renferme des situations vives et saisissantes; elle continuera pour l'Ambigu les succès de *Gaspardo le Pêcheur*; elle n'est pas dénuée de quelque invention dramatique, et ce canevas traité par un poète aurait pu devenir une belle tragédie; par malheur, M. Francis Cornu n'a pas même une idée loin-

— Mlle Taglioni quittera décidément St.-Petersbourg dans les premiers jours de mars. Elle se rendra, par l'Allemagne, à Paris, et de là à Londres; mais elle sera de retour pour le commencement de septembre prochain.

— A Clermont-Ferrand, une vieille femme a tenté de mettre une partie de la ville en flamme, en jetant des charbons ardents dans un caveau de la tour de la Monnaie, où un boulanger tenait sa provision de bois. Elle voulait, dit-on, se venger par cet acte criminel de perte de 25 fr. qu'elle avait faite depuis long-temps dans un procès.

— M. Gouves de Nuncois, gérant du *Progrès du Pas-de-Calais*, vient d'être condamné par la cour d'assises de Saint-Omer, jugeant sans jury, à un mois de prison, trois mille francs d'amende et un an d'interdiction de rendre compte des débats de cette cour d'assises. Le gérant était prévenu du délit de compte-rendu exact ou injurieux. C'était le vingt-troisième procès intenté au journal, et c'est la première condamnation prononcée contre lui.

TRAVAUX PUBLICS. — Le 5 mars 1858, à une heure après midi, il sera procédé à Besançon, par M. le préfet du Doubs, à l'adjudication des travaux de construction de la partie de la route royale n° 67, de St-Dizier à Lausanne, comprise entre le village de Moulhry et la sortie du bois d'Aubonne, sur une longueur de 5,992 mètres 90 centimètres. La dépense de ces travaux est évaluée à 250,975 fr. 65 c.

Le cahier des charges de l'entreprise, ainsi que les plans et devis, sont déposés à la préfecture du Doubs.

LES AUTEURS. — De grandes discussions se sont élevées récemment entre les entrepreneurs de spectacles et les auteurs qui travaillent pour eux. Des questions graves s'agitent, sur lesquelles l'attention publique a déjà été appelée. Un directeur vient de publier une note dans laquelle nous remarquons les passages suivants:

« Il y a deux parts distinctes dans un ouvrage, la part littéraire qui ne dépend que du tribunal de l'opinion et la part marchande, qui se résout en conventions commerciales et qui doit suivre la loi de toute marchandise.

« Cette part marchande, le directeur doit avoir le droit d'en discuter librement le prix avec chacun des fournisseurs; et la *jurande* ne peut le forcer à fermer son magasin, s'il ne veut pas se soumettre à des conditions imposées par une coalition.

« Il trouverait sans doute à traiter à des conditions librement consenties avec les nouveaux fournisseurs qui apparaissent tous les jours sur la place et qui ont besoin d'écouler leurs produits.

« Mais c'est ici que l'arbitraire se montre dans tout son jour. Les auteurs dramatiques perçoivent les droits attachés à leurs pièces à Paris, mais nécessairement, en province, il leur faut recourir à l'intervention de deux receveurs qui, à l'aide du temps seul, sont parvenus à établir une correspondance dans chaque ville, et qu'il est, sous ce rapport, impossible de remplacer avant de nombreuses années. Eh bien! l'association s'est emparée de ces deux agens, elle leur a dit: Vous êtes à l'universalité des auteurs, vous serez désormais à la majorité, qui vous interdit maintenant de toucher les droits de la minorité. Par ce moyen, tout auteur qui ne voudra pas se lier avec nous et obéir aveuglément à la commission ne pourra pas toucher ses revenus.

« Tout auteur devra signer un acte notarié imposant un dédit de six mille francs à celui qui traitera séparément avec un directeur, ou ses droits ne seront pas perçus.

« Ainsi la violence est double, elle attaque la liberté de l'auteur pour arriver à anéantir les droits et l'intérêt du directeur.

« Voilà où en sont les choses. Si quelques auteurs sont assez amis de l'équité pour résister au plaisir de faire partie d'un pouvoir sans contrôle et sans contrepoids, ils ne peuvent lutter contre la violence qui les dépouille aussitôt.

« Deux ou trois fois enfermés dans ce cercle vicieux, plusieurs directeurs ont essayé d'en sortir; à l'instant acablés par le nombre et le crédit de leurs adversaires, par le pouvoir que des hommes de lettres exercent naturellement sur la presse, ils ont reculé devant l'interdit aussitôt lancé et sont rentrés dans l'obéissance passive, en payant le prix de leur insubordination, prix qui est venu ajouter aux moyens d'oppression de la coalition. Leurs chaînes ont été sur le champ resserrées plus étroitement.

« Enfin, le 14 janvier dernier, un tribunal a reconnu que cette ligue était contraire à la loi et à la liberté de l'industrie.

« Ceux qu'elle si long-temps opprimés osent réclamer leurs droits.

« Ces droits, ils ne peuvent en abuser, car la concurrence des théâtres est telle aujourd'hui que les ouvrages s'en vont payés au moins leur juste valeur; mais la Commission dramatique ne pourra pas ajouter à ce prix des conditions, non point seulement iniques, mais dérisoires et humiliantes.

« Elle ne pourra pas, comme elle l'a fait, consacrer aux portes des spectacles le trafic à vil prix des billets que les théâtres doivent seuls vendre à leurs bureaux; elle ne pourra pas forcer les spectacles à jouer au bénéfice des auteurs qui les oppriment, enfin empêcher le directeur lui-même de travailler pour son propre théâtre.

« L'en-repreneur pourra dire: « Voilà ce que je veux, ce que je puis payer; personne n'est obligé de l'accepter, ni empêcher personne de l'accepter. »

« La profession en apparence la plus libérale de toutes ne se croira pas autorisée à faire ce qu'elle condamnerait dans la classe la plus obscure.

« Il ne sera pas plus permis aux auteurs de se lier pour élever le prix de leurs pièces qu'il ne le serait aux avocats de mettre en interdit un tribunal et d'empêcher leurs confrères de plaider à d'autres honoraires que ceux qu'il leur plairait de déterminer. »

Chambre des Pairs.

Ordre du jour du lundi 19 février. — A une heure, séance publique. — 1^o Suite de la délibération sur les articles du projet de loi relatif aux vices rédhibitoires; — 2^o Discussion du projet de loi relatif à l'établissement d'un chemin de fer; — 3^o Rapport, s'il y a lieu, du comité des pétitions.

taine de la langue française et fait parler ses personnages dans une espèce de charabia qui, du reste, paraît fort bien compris du public de l'Ambigu. Les acteurs ont joué avec ensemble; St-Ernest s'est montré fort sombre et fort tyrannique; Albert a mis de la chaleur dans son jeu; il ferait bien de supprimer ses tics nerveux et fiévreux. Qu'on nous passe cette expression d'écolier, il a l'air un peu *rageur*. L'acteur qui fait Jolibois ne manque ni de franchise ni de mordant.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Alix ou les Deux Mères, par MM. Ch. Desnoyers et Broj.

Ceci, il ne faut pas vous y tromper, est un drame honnête et simple, dans le goût de M. Balisan de Rongemont. Nous avions cru d'abord qu'il s'agissait du jugement de Salomon; mais c'est d'autre chose. Raphaël Muller est la meilleure lame de la ville de Tournay. Il a eu force duels; c'est un raffiné moderne; dans une taverne, il a souffleté un vieux bonhomme à qui il devait quinze cents florins: le vieux reçoit, en outre, un bon coup d'épée dans le ventre, soit par un trait coupé, soit par un dégauchement de la contre de tierce. Cette manière de payer quinze cents florins nous paraît pleine d'aménité. La femme du bonhomme Maurice (c'est son nom), meurt de saisissement en apprenant la blessure de son mari. Quant au vieux, il ne meurt pas; au contraire, il guérit et vient chez Raphaël Muller pour recommencer le duel. Raphaël Muller a reçu précisément une superbe paire de soufflets de la main d'un jeune homme qu'il ne connaît pas. L'affront a été public, il faut le laver avec du sang, seule lessive de la honte: ce jeune homme est le fils de Maurice qui veut venger son père: le combat est pour neuf heures. Raphaël veut sortir, mais Maurice s'y oppose; ils se battent dans la chambre même d'Alix, auprès du berceau de l'enfant de Raphaël. Par un de ces retours de fortune plus fréquents dans les romans et dans les drames que dans la vie ordinaire, Maurice, qui n'a jamais touché une épée de sa vie, tue Muller; à travers le cliquetis des épées on entend les cris d'Alix qui s'efforce de pénétrer dans la chambre, et tâche de renverser la porte. La porte cède enfin et l'on voit Mlle Georges pâle, échevelée, l'œil égaré, qui se précipite sur le

ROSTAING DE CRUENTAZ,
ou
LES EXPIATIONS (1).

V.

Cent quinze ans avant l'époque où se sont passés les faits que nous racontons, c'est-à-dire en 1658, six personnes étaient réunies sous des tilleuls dans la cour du petit couvent des Carmélites, à Villeneuve. Quatre d'entre elles se dirigeaient vers la porte, et la supérieure de cette maison, dépendante de celle d'Avignon, remettait entre leurs mains une jeune personne d'une rare beauté, dont elle paraissait se séparer avec peine. L'attendrissement était partagé, et pour retenir quelques larmes sur le bord de ses longs cils, pour ramener le sourire sur ses lèvres petites, vermeilles, d'un modelé suave et délicat, pour ne point contracter les courbes gracieuses de deux sourcils adorables, ce bel ange rendu au siècle était forcé de tourner souvent ses grands yeux sur un cavalier séduisant comme l'amour qu'il lui avait inspiré. Le soleil de juillet, qui versait des rayons d'or sur ce jo couple, faisait éclater la nuance des *faveurs* dont le jeune seigneur était chamarré, rehaussait l'incarnat de ses joues à peine duvetueuses et la blancheur de ses dentelles de Malines.

Ces deux enfants étaient doués d'une grâce si incomparable, que deux gentilshommes et une dame qui les escortaient, ne pouvaient se lasser de les contempler et d'applaudir à la fortune qui allait unir leurs destinées. Rien d'enivrant comme cette fiancée dont la physionomie vive était tempérée par la douce mélancolie du bonheur, si ce n'est la gentillesse avec laquelle, penchée vers la supérieure, et la main dans les siennes, elle lui offrait, comme gage d'affection, un grand tableau, chef-d'œuvre de Mignard. Elle y était représentée sous l'aspect habit de religieuse, jetant un sourire plein de malice innocente et portant dans le pli d'une robe de bure soulevée par ses petits doigts effilés, des touffes de roses qu'on oubliait d'admirer.

Or, écoulez comment l'avenir réalisa ses promesses flatteuses : neuf ans plus tard, la jeune femme qui suivait ce cavalier dont les traits presque féminins étaient animés par une émotion qu'il faisait partager à ses deux frères, était égorgée par eux, par lui ; des lèvres divines se tordaient violacées par le poison, le couteau était plongé treize fois dans ce beau corps précipité par une fenêtre, et le monde frémissait au récit de cette exécration d'aveuglement.

Hélas ! loin de pressentir son affreux destin, la jolie religieuse s'était réjouie d'échanger l'amitié de ses sœurs les carmélites, contre l'amour d'un beau fiancé qui se nommait le MARQUIS DE GANGES....

Le portrait de cette malheureuse femme qui sourit encore aujourd'hui comme le modèle souriait avant son mariage, demeura longtemps exposé au milieu des patrons et des bienfaiteurs du couvent. Mais les Carmélites ayant vendu leur maison de Villeneuve aux Charteux, la belle nonnette dont le nom était oublié, replacée sous le nom de *Sainte-Rose* dans un vaste corridor, devint l'objet de la vénération, des soupirs peut-être de plus d'un moine (2).

C'est au pied de cette image que Rostaing de Cruentaz, le dernier rejeton d'une race dont *Sainte-Rose* était la mère, était venu s'endormir, accablé de fatigue et du fardeau d'une destinée qui pesait tout entière sur sa tête. Il était là, prostré comme l'expiation au pied de la victime. Sa face maigre, sillonnée, contrastait avec le visage de la marquise où rayonnait éternellement le rire de l'innocence.

Le sommeil de Rostaing fut long, fébrile. Pesant d'abord et profond comme le néant, il s'éclaira peu à peu d'une vie étrange et lugubre. Notre ami est-elle criminelle ou endolorie dans ce monde ; elle court, dans celui des songes, se heurter contre toutes les roches, s'évanouir devant tous les monstres, se glacer aux bises les plus âcres. Il est des pèlerinages de l'imagination, plus douloureux que les supplices les plus rudes, et les visions qui se présentent alors causent des angoisses tellement au-delà de l'humaine conception, qu'elles font croire à l'enfer et donnent un avant-goût de ses tortures. Ce corps immobile était rempli de tourmens et l'âme n'y tenait plus que par la douleur : elle errait sur des pays dévastés, entrevoyait sous des proportions gigantesques des gnomes menaçants, hideux, milliformes, dont la présence, semblable à celle de Méduse, convertissait le sang en poison dans les artères. Ces fantômes se tordaient ; rouges, noirs, phosphorés ; leurs yeux, luisants comme des fournaies, pénétraient dans le cœur et le brûlaient. Voulait-il fuir ? les pieds s'attachaient : crier ? la gorge était de marbre : lutter ? les bras étaient paralysés.... D'invincibles puissances le lançaient dans l'espace du haut d'un précipice

de cent mille coudées, et il roulait à perdre haleine dans un air ténébreux, au fond duquel se démenait avec fracas un cahos d'où surgissaient des voix pleines de fureur et de moquerie. Et ces objets impossibles, extravagants, lui semblaient vrais, lui semblaient naturels.

Tantôt des montagnes devenaient vivantes, tantôt des mares de sang se mettaient à bouillir et il y était plongé. Ce sang devenait solide, verdâtre comme l'herbe de la Camargue ; une forme humaine se produisait à chaque place où se fixait la vue... des ruisseaux circulaient au travers et leur cours était formé d'une multitude de serpents qui rempaient dans toutes les directions. Puis, c'étaient des constructions inouïes, une architecture diabolique ; des cryptes, des caveaux, des galeries, remplis d'échos et de ténèbres ; de sombres nefs où pendaient des clés de voûte en chair palpitante qui pleuraient des gouttes de sang sur une mare où elles tombaient avec un bruit monotone.... Et à toutes ces visions, une terreur invincible, croissante, une mort de chaque seconde, moins l'insensibilité. Et, chose abominable ! dans ces folles illusions, dans toutes ces formes atroces, monstrueuses, Rostaing reconnaissait toujours sa sœur. Elle apparaissait d'abord atterrante et lointaine ; il s'approchait enivré de joie, et l'image se contournait, devenait énorme, grotesque, pleine de feu, de cendres et pourtant c'était toujours elle !

Écoutez-il ses pleurs, ils se changeaient en mugissements et l'âme se brisait partagée entre l'horreur et la tendresse. Quelquefois le supplice se sentait transfiguré et le dégoût que lui inspirait la laideur, retombait contre lui-même. Puis, il dormait et dans l'ombre, un être maléfaisant promenait avec lenteur sur son corps, une tiède haleine et des mains d'un velouté, d'une fraîcheur infâmes.

Le Rhône lui apparut ensuite, vaillant sur des contrées stériles, son corps de deux cents lieues. Reptile immense, le fleuve s'avancant, s'avancant dans un silence morne, précédé de deux yeux qui flambaient comme des soleils, poursuivaient l'infortuné, et se montraient sans cesse à ses regards. La pensée d'Hélienne était bizarrement enchâssée dans cette fabuleuse apparition. Il la retrouvait encore sur la mer où il fut entraîné parmi des tempêtes horribles. Les vagues perçaient la nue et chaque flot lançait la tête de sa sœur au-dessus de son écu. Oh ! qu'Hélienne était belle, pendant qu'il la voyait se noyer ainsi mille fois, sans pouvoir la secourir ! Et comme il la suivait, des lignes noires se mirent à s'entrecroiser dans les airs d'une façon terrifiante ; des êtres immondes, larmoyants soulevèrent leurs têtes au milieu d'une forêt de croix noires, et l'un d'eux ayant planté ses doigts crochus dans l'occiput de sa victime, elle fit un bond si violent, que le corps ébranlé par une douleur nerveuse, reprit son activité, et Rostaing s'éveilla.

La dernière fantaisie du cauchemar avait été jointe à une sensation réelle, et le jeune marquis porta les deux mains sur son front qui lui sembla serré dans un cercle de fer. Il promena ensuite sur les parois du lieu où il se trouvait, des yeux hagards, préparés à de lugubres spectacles, et ces yeux rencontrèrent le portrait de la marquise de Ganges....

Non, les spectres les plus ignobles avec leurs formes anguleuses, non les bruits les plus terribles, les voix les plus menaçantes, les chimères les plus redoutables ; non, les monstres les plus inouïs, qu'il jamais enfantât l'imagination en délire, n'avaient pas ébranlé l'infortuné d'une manière aussi complète que le fit ce tableau soudainement apparu ! Surgissant après une multitude de hideuses figures, cette figure angélique de la marquise de Ganges causa à celui qui la voyait, une épouvante nouvelle. Le sourire attaché par le pinceau à ce gracieux visage, tombant sur un esprit morose et préoccupé d'évocations sinistres, lui parut d'une ironie mordante, acérée, impitoyable. Il voulut s'empêcher de contempler le portrait, mais une puissance invincible l'y ramena ; le portrait le poursuivait du regard dans tous les coins, et comme Rostaing entrevoyait déjà partout sa sœur, la plus aimée de ses victimes, il cessa de comprendre que cette peinture était une peinture, il la crut vivante, et il se prosterna devant le fantôme. Cette image de jeune femme, unique dans ses visions, pénétrant dans sa pensée où Hélienne existait seule, un déplacement eut lieu dans sa raison, une hallucination s'empara, il fut persuadé que sa sœur venait de se montrer devant lui, et dès cet instant cet être chéri ne s'offrit à ses souvenirs que sous les traits, que sous l'habit religieux de la *Sainte-Rose* et armé du perpétuel sourire de la marquise de Ganges.

Alors, éperdu devant cette toile animée, il poussa des cris, et pénétra jusqu'à la moelle des os d'une frayeur de criminel, il demanda grâce, il implora merci d'une voix éteinte, en tremblant de toutes sa faiblesse. Après un spasme douloureux, il souleva ses paupières.... Sa sœur riait toujours et l'épouvante s'empara du misérable. Il se releva, et depuis cet instant, la mémoire d'Hélienne, qui eût été consolante pour un innocent, devint pour le coupable une persécution sans relâche. La tendresse fut étouffée par la peur, et cette douce physionomie tourmenta comme un implacable tyran le jeune marquis de Cruentaz. Ainsi, le chef de la maison de Ganges servait d'in-

strument au ciel pour châtier son dernier neveu. Dès qu'il eut la force de fuir ce lieu maudit, Rostaing s'éloigna ; mais il emportait avec lui son supplice, la religieuse le précédait en souriant et joachait son chemin de roses ensanglantées. À la vue de cet insensé, les moines stupéfaits se signèrent et lui ouvrirent les portes, et Cruentaz continua sa route à travers la campagne, trouvant sa sœur contre les rochers jaunâtres qui environnent Saint André, dans les eaux bleues du fleuve, sur les remparts d'Avignon, au sommet des nuages, partout ! Elle était dans son cœur.

Sans choisir son chemin, sans former aucun projet, il rentra en ville et l'habitude, son seul guide, le conduisit à son hôtel où il s'introduisit à la hâte, tant le besoin de se cacher aux hommes le maîtrisait tout à coup.

À l'aspect de cette maison de son enfance, une sorte de recueillement le saisit, sa tristesse accoutumée reprit son empire, et bien qu'il ne se rendit compte de rien, les objets extérieurs lui imprimaient une gravité paisible, quand il montait l'escalier. Arrivé aux appartements, il y erra quelque temps, la tête baissée, les deux mains enfoncées dans les poches de son habit, comme un homme absorbé par la méditation. Le vent s'engouffrait dans ces grandes pièces, dont les portes enlevées la veille pour la cérémonie funèbre, n'avaient pas été rajustées, et dont les vitres étaient çà et là brisées depuis l'incendie. Lorsque le marquis rencontrait des boiseries à demi-brûlées, des plafonds fendus, du plâtre détaché, ou des tentures noircies, il les examinait un instant ; mais rien n'indiquait en lui le souvenir de la cause de ces désastres. Tout une portion de sa vie était oubliée.

Il y eut une chambre où il s'arrêta comme pétrifié, celle où avait vécu sa sœur jusqu'à la nuit du feu. Le châssis des fenêtres était rompu, la bise d'automne avait jeté sur le parquet des feuilles sèches qui roulaient pêle-mêle avec des brèves de papier. Sur un meuble en chêne incrusté d'enroulements dorés, un pan de boiserie détaché du mur s'inclinait à demi comme un feuillet de livre soulevé par le vent. De cet endroit, Rostaing dirigea la vue sur le plafond où se voyait une fente noire, profonde, aux bords de laquelle pendaient de longues dentelles d'araignées, balancées par les courants d'air. Il régnait dans ce lieu, un silence, une désolation, une senteur de fumée refroidie, un parfum de noblesse et de ruine, dont rien ne saurait exprimer l'effet.

L'héritier de ce domaine abandonné se détourna : un ciel de lit avec ses rideaux lacérés, surmontant les restes d'une couche jonchée de cendres, de pailles à demi grillées, et sur laquelle on distinguait à peine la nuance de la courte-pointe, entortillée avec les couvertures. Contre le mur, une croix blanche, ombrée par l'ulmine et surmontée d'un clou, faisait reconnaître l'endroit où la belle Hélienne avait appendu son crucifix.

D'étranges illusions s'étaient emparées de Rostaing : car un éclair de gaieté se fit jour sur son visage, et il s'en fut soulever un des rideaux. Mais, à peine l'eut-il touché qu'il recula, revint, s'enfuit, passa la main sur ses paupières, se rapprocha, parut écouter, et les yeux béants, le cou tendu, les lèvres pâles, les cheveux dressés, il écarta une seconde fois le rideau, le retint un instant suspendu, et subjugué par un mélange d'horreur et de surprise, il recula pas à pas, en retenant des cris dans sa gorge trop faible pour les exhiler.

Sous les rideaux de sa sœur, sur ce lit dévasté, Rostaing avait vu... un cadavre.

Et comme il cherchait la force de douter, un des pieds du lit qu'il avait achevé d'ébranler, céda ; les matelas s'inclinèrent en avant et, soumis à leur mouvement, le corps mort se mouvait avec lenteur tourna du côté de Cruentaz une face blême et mutilée.

À cet aspect, Rostaing se précipita vers la fenêtre brisée, demandant sa raison à la lumière, aux arbres, au soleil cet ennemi des visions et des terreurs fantastiques. Mais l'astre fortifiant, loin de lui donner courage, lui sembla t'épouvanté, et son flambeau augmenta encore la terreur du misérable en lui faisant retrouver dans ce cadavre les traits de Tiburce, mort à la Camargue. Comme la succession d'incidents qui avait rendu à ce malheureux jeune homme assez de vie pour venir mourir où sa sœur d'adoption était morte, était impénétrable pour celui qui croyait l'avoir tué, Rostaing, dont la tête se trouvait ébranlée, crut voir un spectre. Le grand jour doubla son effroi en diminuant ses doutes. Pensant aux vengeances célestes et baigné d'une froide sueur, il s'élança loin du lit en s'écriant : — Grand Dieu ! les vengeances se redresser devant moi ? Tiburce ! Tiburce ! Baryas, d'Onis et les autres ! tous ceux que j'ai tués, tués !... Moi, j'ai tué !

La frayeur, ce cri du sang sorti de sa bouche, la vue du cadavre de Tiburce, toutes ces horribles choses s'en rechoquant dans son esprit, il crut voir apparaître ses victimes. Il passa de raison à démence, avec le sentiment douloureux de cette métamorphose, et une impulsion absolue de lutter contre elle. En vain essayait-il de sortir de cette chambre fatale, la porte était perdue ; en vain voulait-il, tel qu'un malheureux qui se cramponne aux rochers sur le versant d'un précipice,

corps de Raphaël. Il est bon de dire qu'une certaine baronne de Blomfield, représentée par Mlle Théodrine et qui a le goût des enfans, a adopté la fille d'Alix. Ce premier acte très animé n'a pas beaucoup de rapport avec les actes suivants qui sont remplis par la lutte entre la mère naturelle et la mère adoptive ; Alix est devenue folle, elle cherche partout sa fille, et veut l'enlever à la baronne qui ne peut se résoudre à la céder à sa véritable mère ; quant à la jeune fille, elle ressemble assez à l'enfant à qui l'on demandait lequel il préférerait de son père ou de sa mère, et qui répondait j'aime mieux la viande ; elle aime mieux Ernest l'avocat, fils de Maurice ; ils sont fiancés ensemble, lorsque Maurice découvre que le père de la jeune fille que son fils veut épouser n'est autre que le Raphaël Muller dont il a reçu un soufflet et qu'il a tué en duel. Les amans se désolent, et Ernest a de plus reçu une balle dans la poitrine en escaladant les murs du parc pour enlever sa bien-aimée ; c'est une espèce de garde-chasse idiot qui a fait ce beau coup ; heureusement les jeunes premiers dramatiques ont la vie dure ; Ernest n'est nullement incommodé d'une ou deux chevrotines dans le corps : son amour ne s'étonne pas de si peu. Alix voyant le désespoir des jeunes gens se résout au plus douloureux sacrifice ; elle avoue que sa raison était altérée lorsqu'elle réclamait Regina comme sa fille ; Regina est bien réellement la fille de la baronne ; ainsi rien ne s'opposait à ce que les amans s'épousent, ils s'épousent en effet. Croissez et multipliez, heureux amans !

Ce drame est construit assez habilement, les scènes sont bien filées, et quelques-unes ne manquent pas d'intérêt. Beaucoup de femmes pleuraient ou tout au moins portaient leur mouchoir à leurs yeux. Pour nous, l'amour maternel nous paraît assez peu réjouissant au théâtre ; — cette donnée amène nécessairement une foule de scènes de reconnaissance, dont le dialogue consiste, en *ma mère ! ma fille ! mon enfant ! ma fille à moi ! ma mère à moi !* Quand c'est un père, il empoigne ordinairement sa fille par le chignon du col et lui frotte le nez contre les boutons de son habit ; si c'est une mère, elle pécit avec ses mains les épaules de son enfant et renifle d'une manière formidable. Ceci n'empêche pas le drame de MM. Brot et Desnoyers,

d'être aussi touchant que tout autre drame maternel, par exemple, que *Pauvre Mère*, de la Gaité.

Nous pensons aussi que c'est une idée malheureuse que d'avoir montré Mlle Georges, cette belle statue tragique, cette grande passion royale, si bien faite pour les draperies antiques et les manteaux de velours doublés d'hermine ; que de l'avoir dépouillée de sa splendeur habituelle sous les haillons de la folie et de la misère ; Mlle Georges peut être amante, peut être mère, mais il faut toujours et avant tout qu'elle soit impératrice ou pour le moins reine, elle est déjà déplacée dans les princesses : il faut le sceptre et la couronne à ce geste si fier, à ce front de marbre frissonnant sous ses longs sourcils noirs. C'est un manque de goût. Mlle Théodrine eût mieux rempli le rôle d'Alix, malgré deux ou trois cris de passion sauvage et sublime que Mlle Georges a su y jeter. — Somme toute, réussite vertueuse.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

Frascati, comédie en trois actes, par M. Desforges.

Il est fort peu question de Frascati dans cette pièce. M. de Castellano, officier de hussards en campagne, est fort jaloux de sa femme qui reste renfermée dans son hôtel avec une de ses amies de pension. Caroline reçoit une lettre de son cousin qui lui apprend que son mari est dénoncé à la police de Fouché, et qui lui donne rendez-vous au bal de l'Opéra, sous la pendule, pour aviser à ce qu'il y a à faire. Caroline part avec Clara, dans un fiacre, pour ne pas éveiller l'attention. Le fiacre verse devant Frascati, on transporte les deux dominos dans le temple du creps et de la roulette ; un jeune chirurgien des armées, ami du colonel, se trouve là par hasard ; il donne ses soins à Clara évanouie ; quant à l'autre dame dont la chute a été plus heureuse, elle reste masquée. A quelques temps de là, le chirurgien Robert rencontre dans le monde Clara, qu'il reconnaît pour le masque de Frascati. Les soupçons les plus singuliers planent sur Clara ; heureusement une certaine marquise, amie de Caroline, prend l'escapade sur son compte, et dit que la dame masquée n'était autre

qu'elle-même. L'innocence de Clara reparait blanche comme la neige. Mais pour quel motif la marquise court-elle les rues la nuit en compagnie de Clara ? la marquise va le dire, mais le marquis d'Alondras, ambassadeur des Espagnes, lui ferme la bouche en alléguant une raison d'état ; car la marquise était réellement sortie de son côté pour aller chercher chez un cordonnier mystérieux une paire de souliers pour la reine d'Espagne, très fantasque en fait de chaussure ; ce pénible iabroglio n'a eu qu'un succès médiocre. Achard bredouille abominablement et débite son rôle avec une telle volubilité, qu'il est impossible d'en entendre un mot. Nous ne mettrons pas sous une rubrique particulière *l'Illustré Gaudissart*, toujours tiré de M. de Balzac. C'est une chute comète ; les spectateurs du Vaudeville auraient pu se croire au Gymnase.

À l'Opéra, l'on a donné un acte de *l'Esmeralda*, de M. Hugo et de Mlle Bertin ; le grand air de Quasimodo, parfaitement dit par Massol, a causé le plaisir le plus vif. Pourquoi ne joue-t-on pas tout entier cet opéra intéressant sous tant de rapports ? les autres actes seraient maintenant aussi bien accueillis que le premier ; le répertoire de l'Opéra n'est pas si varié ; Mme Mélanie Noblet, que l'on avait annoncée, sous le nom de Mme Aubert, a dansé un pas au premier acte du *Diable Boiteux* ; c'est une danseuse, vive, pétillante et légère, quoique d'apparence assez robuste ; elle a été fort applaudie ; Mlle Elssler redouble de grâce et de séduction ; elle s'enhardit et se laisse aller dans la cachucha à toute l'ardeur espagnole ; elle n'avait d'abord mis que de l'esprit dans sa danse, elle y met aujourd'hui de la passion ; décidément le public français prend goût à cette furie méridionale ; et *jaleo de Jérés*, dansé par les deux Noblet, avec un entrain enragé, une hardiesse de cambure et une pétulance incroyables, a excité des applaudissemens furieux. — Demain, la répétition générale de *Cosme de Médici* ou la *Peste de Florence* ! Mercredi la première représentation ! Enfin c'est bien le cas de dire comme dans le sonnet d'Orante :

« On désespère alors qu'on espère toujours ! »

THÉOPHILE GAUTIER.

se raffermir par le son de sa propre voix, il n'avait plus de voix. Il demanda encore une fois au soleil de le rassurer; mais le rayon dévorant sa prunelle, lui montra les ténèbres au fond de la lumière. Quand il s'arracha de cette contemplation dangereuse, un bourdonnement eut lieu dans sa tête, ses yeux étaient voilés; et derrière le nuage qui sautillait d'avant lui, il entrevit (objet épouvantable!) la figure sereine de la marquise de Ganges, qui s'avancait sous sa robe de carmin et précédée de son terrible sourire... — Ma sœur, ma sœur! s'écria le supplicié, ressaisi par son illusion du matin. Et il se tordit comme un vermisseau sous ce regard d'une abominable douceur. Maltraité par une volonté inconnue, il ne put se détourner du fantôme qui se levait dans son cœur les tendres sentiments qu'Hélène y avait laissés. — Ma sœur, lui cria-t-il; va, va t'en, je te hais... ta vue me fait mourir!

Il est certain que sa terreur (la plus irrésistible des tortures), était poussée jusqu'à la folie, et que toute vigueur ne pouvait résister à une démence aussi outrée; mais le ciel ne comptait pas berner la serpillière; il jeta dans son âme, comme un remède cruel et plus âpre que le mal, une lueur de vérité. Les jambes du supplicié fléchirent; il se reconnaît une seconde, tomba sur ses genoux, et de son front toucha le parquet.

Cet homme orgueilleux la veille, ce meurtrier sans foi, sans Dieu, sans crainte, sans merci, était terrassé; le vieil homme était fini, l'expiation venait de commencer... Il pria.

FRANCIS WEY.

(La suite au prochain numéro.)

RAPPORT DE LA COMMISSION NOMMÉE DANS LA SÉANCE DU 30 JANVIER 1838 FAIT À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DE LA PRESSE, le 13 FÉVRIER SUIVANT.

Messieurs, Le comité de censure de la PRESSE, avait cessé d'exister (M. Baillet n'étant plus actionnaire, M. Darrou étant décédé, et M. le comte d'Andlau ayant résigné ses fonctions), lorsqu'eut lieu l'assemblée générale du 30 janvier dernier. Le compte de la situation matérielle, financière et morale de la société, présenté dans cette séance par M. le directeur-gérant, n'avait donc pu être examiné préalablement par un conseil qui n'existait plus; le nombre des actionnaires présents et des actions représentées n'était pas d'ailleurs assez grand pour permettre de délibérer valablement: dans ces circonstances, vous avez cru néanmoins qu'en l'absence du conseil de censure il était urgent de renvoyer à une commission spéciale l'examen des comptes de l'année 1837. Chargés de cette mission, nous venons aujourd'hui vous faire connaître le résultat de notre travail ainsi que des recherches auxquelles nous nous sommes livrés dans le cours de cette opération.

Nous nous sommes fait représenter d'abord les livres d'abonnement, de comptabilité et de rédaction, nous les avons soigneusement compulsés, nous en avons rapproché les résultats de l'état de situation de la société, au 31 décembre 1837, qui se trouve joint au rapport de

M. le directeur-gérant, et nous avons trouvé qu'ils concordaient parfaitement avec cet état, dont la justesse nous a été ainsi démontrée. Nous ajouterons que la netteté, l'exactitude et la clarté avec lesquelles ces livres sont tenus ont rendu notre tâche facile, et nous aimons à en témoigner ici notre satisfaction à M. Rouy, chef de l'administration du journal.

Mais, messieurs, si les comptes de la PRESSE pour l'année 1837 sont exacts, les espérances que nous avait fait concevoir celui qui nous a été rendu dans notre première assemblée sont loin de s'être réalisées, et pourtant une partie des prévisions de ce compte ont été justifiées, le nombre des abonnements s'est maintenu entre 13 et 14,000, les annonces ont produit plus de 96,000 francs en espèces encaissées, chiffre important pour un journal qui ne compte que dix-huit mois de publication; mais c'est qu'aussi il a été fait des dépenses utiles sans doute, mais qui n'avaient pas été prévues. Ainsi, pour soutenir la concurrence avec plusieurs journaux au même prix que la Presse, il a fallu faire sur les abonnements des remises qui supprimées désormais, si ce n'est à Paris, doivent produire une économie de 40 à 50,000 fr. par an. Les frais de propagation devenus inutiles, maintenant que l'on ne remarque plus de fluctuation dans les abonnements, dont le nombre, au lieu de diminuer, s'accroît malgré cette suppression, figurent dans le compte de 1837 pour une somme de 30,000 francs qui ne se reproduira pas en 1838. Enfin la PRESSE a dû servir en 1837, aux actionnaires, environ 4,500 abonnements gratuits qui lui ont coûté plus de 60,000 francs.

La PRESSE affranchie de ces dépenses extraordinaires peut espérer d'équilibrer ses recettes avec ses dépenses dans un avenir peu éloigné; mais, pour obtenir ce résultat le plus tôt possible, il faut se montrer extrêmement circonspect dans les autres dépenses, et, à cet égard, nous croyons pouvoir compter sur l'assurance que nous a donnée M. de Girardin, d'apporter cette année des économies plus sévères encore dans l'administration, et de se renfermer dans les limites qu'il s'est lui-même prescrites.

C'est, vous le savez, Messieurs, par une collaboration de plus en plus soutenue à la rédaction de la PRESSE, collaboration qui, de sa part, EST TOUTE GRATUITE, ainsi que nous nous en sommes convaincus, que M. de Girardin espère atteindre ce but; aussi, croyons-nous être les interprètes de vos sentiments, en rendant un juste hommage à sa persévérance et aux efforts qu'il ne cesse de faire pour assurer le succès de l'œuvre à la fois utile et morale qu'il a conçue, et à laquelle vous vous êtes associés.

En résumé, messieurs, la PRESSE, avec son capital sagement administré, et quand bien même les annonces ne produiraient cette année que 120,000 francs, la PRESSE, disons-nous, peut exister plusieurs années, et il est impossible que le temps n'amène pas la consécration du principe sur lequel la presse à 40 francs est fondée, savoir: que plus un journal a d'abonnés, plus il doit avoir d'annonces, et que plus il a d'annonces, plus il fait de bénéfices; le triomphe de

ce principe assurera nécessairement la prospérité de notre société, en même temps qu'il résoudra le problème de la presse à bon marché que s'est proposé son fondateur.

Out signé, MM.

LAGOGUÉE.

ROZE.

P. DE WILDERMETH.

Par suite de la décision prise par le CONSEIL DE CENSURE, tous les exemplaires qui étaient servis gratuitement à divers titres, viennent d'être supprimés sans aucune exception.

Le professeur Lebreton, qui vient de mourir, était connu pour sa méthode qui consistait à faire commencer à dessiner, non d'après des dessins, mais d'après nature et en perspective, dès la première leçon. Mme A. Jarry de Manzy, née Adèle Lebreton, élève de son père, depuis plusieurs années associée à son professorat, et auteur du *Dessin d'après Nature* et de la *Perspective simplifiée*, a publié dans ces deux traités l'utile méthode de son père, consacrée par cinquante années de succès dans plusieurs familles distinguées où l'on désire que des leçons de dessin servent à quelque chose en voyage ou bien à la campagne.

— Le public qui n'aime ni les prospectus gonflés de phrases ni le charlatanisme des mots, nous saura gré de lui indiquer l'ouvrage que vient de publier M. Roger de Beauvoir, à la librairie de Dumont, au Palais-Royal, sous ce titre: *Histoires cavalières*. Ce livre, incident à la façon de Gilblas, et des comédies espagnoles, est plein de vivacité de style et d'éclat. Il paraît aussi à la même librairie une seconde édition d'*Aymar*, nouveau roman de M. H. de la Touche.

— Une société sous le nom de *Régisseur général*, est fondée à Paris, r. Grange-Batelière, n. 24. Les avantages remarquables que présente cette institution la recommandent à tous les propriétaires.

AVIS IMPORTANT AUX PÈRES DE FAMILLE. — M. Darragon, ancien chef d'institution, rue Basse-du-Rempart, professeur de l'Université, et actuellement directeur de l'Institut préparatoire aux facultés de Paris, rue du Foin St-Jacques, 8, près la Sorbonne, propose aux familles de surveiller les études, la conduite et la santé de leurs enfants dans les pensions et aux facultés; d'aider les jeunes gens des conseils de sa longue expérience, de leur faire subir de fréquents examens pour les forcer à être assidus aux cours, de payer leurs pensions et leurs inscriptions et de donner tous les mois aux parents des détails circonstanciés et consciencieux sur tout ce qui peut les intéresser à cet égard. Il n'exige pour cette surveillance, toute paternelle et si nécessaire qu'une faible rétribution annuelle. Cours de préparation aux baccalauréats en lettres et en sciences, aux examens de droit et de médecine, et du français pour les étrangers. M. Binet, ancien professeur et examinateur à l'École polytechnique, est chargé de l'enseignement des sciences. On ne reçoit que des lettres affranchies.

— La COMPAGNIE DU SOLEIL, qui assure non seulement contre l'incendie, mais encore contre l'explosion du gaz, se recommande par la modicité de ses primes et sa loyauté dans le règlement des sinistres.

Ses bureaux sont établis à Paris, rue du Helder, 15.

— Le succès de *Marcel ou l'Intérieur d'un Ménage* augmente tous les jours. Le théâtre de la Gaîté voit tous les soirs sa salle pleine, et de long-temps l'administration n'aura besoin d'offrir un nouveau drame. Cependant, pour satisfaire aux exigences du carnaval, une folle à spectacle ayant pour titre: *Les Femmes libres*, complètera incessamment le spectacle.

HISTOIRES CAVALIÈRES, AYMAR,

Par ROGER DE BEAUVOIR. 2 v. in-8. 15 f. En vente chez DUMONT, Pal.-Roy., 88. Par H. DE LATOUCHE. 2^e édit.

Rue Grange-Batelière, 24.

LA SOCIÉTÉ

Assurance du recouvrement des Loyers.

LE RÉGISSEUR GÉNÉRAL

ASSURE le recouvrement intégral, et à jour fixe, des LOYERS.

Elle gère et administre. — Le montant de ses Actions, au capital de TROIS MILLIONS, demeure affecté à la garantie de ses engagements.

Le CHOCOLAT DES ENFANS, préparé d'après les prescriptions médicales de M. le D^r Camille Pilon, est livré dans une boîte cylindrique: cette boîte est close par une étiquette gravée, revêtue d'un cachet, et il n'est pas une quantité de chocolat suffisante pour vingt-quatre repas. Son prix est de quatre francs. Le Chocolat des Enfants sera aussi livré dans des sacs en papier. Le prix d'un sac, contenant la même quantité de chocolat que les boîtes est de trois francs cinquante centimes.

La Fabrique et le Dépôt principal du CHOCOLAT sont: à Paris, chez Debaube-Gallais, rue des Saints-Pères, 17.

CHOCOLAT DES ENFANS
approuvé par les médecins des hôpitaux des enfants
et préparé d'après les prescriptions médicales

MM. LES MÉDECINS ET CHIRURGIENS ATTACHÉS AUX HÔPITAUX DES ENFANS MALADES PRÉSCRIVENT DANS LEUR PRATIQUE L'EMPLOI DU CHOCOLAT DES ENFANS.

Il a été établi des sous-dépôts à Paris et dans les principales villes de France et de l'étranger.

N^o 55, RUE RICHELIEU, EN FACE CELLIER FEYDEAU, PIERRET et LAMY-HOUSSET
TAILLEURS POUR CHEMISES
BREVETÉS du ROI
Cet établissement est une spécialité nouvelle, qui réunit au goût le plus exquis l'agencement incontesté de porter une chemise que ne peut jamais déplacer aucun mouvement du corps: ainsi le mouche ne quitte l'air ni pris sous son patronage.

BREVET d'Invention. Encrier Siphonide. de perfectionnement.
Chez CHAULIN, papetier, r. St-Honoré, 218. — Cet encrier, commode et élégant, convient aux personnes qui écrivent beaucoup et à celles qui écrivent peu: l'encre s'y conserve fluide et claire et n'exige aucun entretien. Prix: 2, 3, 4, 5, 6 fr. et au-dessus.

BREVET D'INVENTION. PATE PECTORALE
REGNAULD AINÉ
Pharmacie, rue Caumartin, 45, à Paris.
SUPÉRIORITÉ CONSTATÉE SUR LES AUTRES PECTORAUX
pour guérir les rhumes, catarrhes, coqueluches, toux, asthmes, enrouements et maladies de poitrine
Dépôt dans toutes les Villes de FRANCE et de l'ÉTRANGER.

COLS, 5 ans de durée, avec signature pour garantie, place de la Bourse, 27.
ET CHEMISES
ARISTOCRATES, riches, façonnées pour bals, soirées et mariages. Montres pour Paris et la province.

Kaïffa d'Orient,
Brevet du gouvernement. Ce nouveau aliment analeptique et pectoral est sain et très nutritif: il guérit les gastrites et toutes les irritations de poitrine et d'estomac. Prospectus gratuits à la pharmacie, rue J.-J. Rousseau, 21.

PH^{ie} COLBERT
Premier établissement de la capitale pour le traitement végétal des maladies secrètes et des dartres, démanagements, raches et boutons à la peau. — Consult. médicales gratuites, de 10 h. à 2 h., Pass. Colbert; entrée particul., r. Vivienne, 4.

Maladies Secrètes
Guérison prompte, radicale et peu coûteuse de ces maladies,
PAR LE TRAITEMENT DU DOCTEUR
CH. ALBERT,
Médecin en pharmacie, ex-pharmacien des hôpitaux de la ville de Paris, professeur de médecine et de botanique, breveté du Roi, etc.
Rue Montorgueil, 21, Paris

Annances Judiciaires
ADJUDICATION en la chambre des notaires de Paris, par le ministère de M^r Fouchier, le mardi 6 mars 1838, heure de midi, sur la mise à prix de 120,000 francs, d'une BELLE MAISON, située à Paris, pl. Royale, 11, d'un revenu de plus de 7,000 fr. Il

suffira d'une seule enchère pour quel adjud. soit prononcée. S'ad., pour voir la propriété, au concierge; et, pour les renseignements, à M^r Fouchier, r. Poissonnière, 5.

A Vendre ou à Louer.

A VENDRE, dans le département de la Moselle, dans un village agréablement situé au bas de coteaux de vignes et traversé par un ruisseau, à une lieue de Metz, près de la grande route de Mayence, UNE JOLIE

Maison de Campagne
ET SES DÉPENDANCES.

Avec un beau jardin, y appartenant, entouré d'un mur, au bas duquel coule le ruisseau, on en a une issue par le bouquet. Cette jolie propriété conviendrait à une famille anglaise, qui désirerait habiter la campagne, dans la belle saison et qui ayant l'habitude de fréquenter les eaux

de Baden, etc., en Allemagne, dont on ne serait éloigné que de deux jours de marche, pourrait y séjourner avant et après la saison des eaux, et y jouir par conséquent de plaisirs de la ventilation. Toutes les commodités se trouvent réunies dans le village, surtout à cause de sa proximité de la ville. Les vins rouges de ses coteaux sont très estimés. On y aurait l'agrément de la pêche et de la chasse, ainsi qu'une bonne société. Cette propriété pourrait aussi convenir à un négociant ou spéculateur, qui voudrait entreposer des vins et des grains; de vastes granges et caves lui en offrant les moyens. Elle conviendrait encore pour une maison de santé ou pensionnat, l'air qu'on respire dans ce charmant valon étant très pur.

S'adresser, pour les renseignements, au bureau du journal la Presse, rue Saint-Georges, 16, à Paris.

A LOUER, pour le terme d'avril, deux beaux appartements avec écurie et remise, rue du Marché d'Aguesseau, 4.

Bulletin Commercial:

FONDS ANGLAIS.
ANGLETERRE. — Londres, 16 fév. 1838 — Cité, 92 3/4. — Consolidés pour compte, ouvert à 92 3/4. — Fermés à 92 3/4. — Fonds espagnols: actif, 19 3/8. — Passif, 4 3/8. — Différé, 7 3/8. — Coup. de novembre, 21 23; de mai, 10 12. — Portugais nouveaux, 27 1/2. — 3 1/2. — 18 1/2. — Brésiliens, 14 1/4. — Mexicains, 30 1/2. — Belges, 103 1/2. — Hollands, 50. — 103 1/2. — 1. — 2. — 12. — 58 5/8. — nouv. empr. 101 1/4. — Danais, 74 3/4. — Russes, 413 1/2.

BOURSE.
Havre, 17 février. — Bois. — 35 milliers campêche coupe d'Espagne, par Jeune-Kelly, 12 à 12 1/2. — Coton. — 349 balles Louisiane 99, 21 b.

Gomme. — 8 c. laque mélangée, 1 30, 10 c. laque orange 55.
Roucou. — 2 boîtes Cayenne en ent. 1 75, 16 boîtes Cayenne en ent. 1 30.
Sucre. — 30 sacs Bourbon 59 f., 120 haitiades 77 50, 5 boîtes Cayenne 57, 30 boîtes Guadeloupe 52 50.
Rouen, 16 février. — Aucun changement notable ne s'est opéré depuis huit jours dans la position des affaires de notre fabrique; la vente n'a été ni plus ni moins active aujourd'hui qu'aux hautes précédentes. Le temps rigoureux que nous éprouvons depuis plus d'un mois n'a sans aucun doute pour beaucoup dans la stagnation qui règne, et on a généralement l'espoir qu'il se manifeste une amélioration notable lorsque le beau temps reviendra.
La rouennerie continue à être l'article qui se vend le mieux.
L'Indienne ne paraît pas devoir jouer encore un beau rôle cette saison, du moins ce qui a paru en nouveautés ne s'est vendu jusqu'ici que par petits lots.

Il n'y a pas de changement dans la position des calicots dérus, il est à craindre que cet article ne reste calme tant que l'Indienne ne sortira pas de l'abandon où on la laisse.
MARCHÉS ÉTRANGERS.
Liverpool, 11 février. — Aujourd'hui les transactions ont été limitées, l'on peut considérer le prix comme étant de 118 d. plus bas que vendredi dernier. Les ventes ont été de 1,400 balles.
New York, 20 janvier. — D'après les lettres de New-York, du 20 janv. (foie de Londres), les cotons se maintiennent en faveur à New-York. On chargeait beaucoup pour l'Angleterre, peu pour la France; le fret était plus bas pour le Havre.
Il n'y avait pas d'avis plus récents d'Europe à New-York que ceux connus par le paquebot du 16 janvier.
A Charleston et à Savannah, les prix se maintiennent fermes. A Mobile, le 13 janvier, et à New-Orléans, le 11, on avait les

avis de Liverpool du 4 décembre. A New-Orléans, on se raffermait; il y avait peu de cotons à vendre sur place: on continuait à charger beaucoup pour Liverpool. A Mobile, les facteurs demandaient 12 cent. de hausse; mais les acheteurs, voyant les renforts arriver assés abondamment de l'intérieur, ne voulaient pas y souscrire.
SPECTACLES DU 15 FÉVRIER.
7 ACADÉMIE. — Philire, Diable Boiteux.
7 FRANÇAIS. — Louis XI.
8 ITALIEN. —
7 OPÉRA. — Domino Noir.
7 ORFÈVRE. — Les Indépendants, Marquise de Senneville.
7 GYMNASIE. — Commis voyageur. Spectacle.
6 1/2 VAUDEVILLE. — Femme raisonnable, le Serment, Mme Grégoire.
6 1/2 VARIÉTÉS. — Le Bal, Saltimbanques, Pêcheur.
7 PAL-ROYAL. — Fracati, Suzanne, Liste, l'île.

5 P.-ST.-MARTIN. — Alix ou les Deux Mors.
5 AMBIGU-COM. — Elève.
6 AIX. — Marcel.
6 CIRQUE-OLYMP. — Bijou.
6 P.-SAINT-ANTOINE. — L'Idiot, le Fiacre.
6 PANTHÉON. — Savetiers, Etienne.
6 FOLIES. — Madeleine, Carnaval, Azuride.
6 COMTE. — Peau, 30,000 fr., Maison isolée.
6 MONMARTRE. — Le Muet, Bouquet, l'Officier bleu, Pêcheur.
8 CONCERTS MUSARD. — Rue Neuve-Vienne. Prix d'entrée: 1 fr.
8 CONCERTS ST-HONORÉ. — Rue St-Honoré. Prix d'entrée: 1 fr.
8 ORCHESTRE conduit par M. Valentino.
8 CASIN. PAGANINI. — Concert tous les soirs. Prix d'entrée: 2 fr.
L'un des gérants: E. BOUTMY.
IMPRIMERIE DE BETHUNE ET PLON, rue de Valenciennes, 34.